



Hunt Institute for Botanical Documentation
5th Floor, Hunt Library
Carnegie Mellon University
4909 Frew Street
Pittsburgh, PA 15213-3890
Telephone: 412-268-2434
Email: huntinst@andrew.cmu.edu
Web site: www.huntbotanical.org

The Hunt Institute is committed to making its collections accessible for research. We are pleased to offer this digitized item.

Usage guidelines

We have provided this low-resolution, digitized version for research purposes. To inquire about publishing any images from this item, please contact the Institute.

About the Institute

The Hunt Institute for Botanical Documentation, a research division of Carnegie Mellon University, specializes in the history of botany and all aspects of plant science and serves the international scientific community through research and documentation. To this end, the Institute acquires and maintains authoritative collections of books, plant images, manuscripts, portraits and data files, and provides publications and other modes of information service. The Institute meets the reference needs of botanists, biologists, historians, conservationists, librarians, bibliographers and the public at large, especially those concerned with any aspect of the North American flora.

Hunt Institute was dedicated in 1961 as the Rachel McMasters Miller Hunt Botanical Library, an international center for bibliographical research and service in the interests of botany and horticulture, as well as a center for the study of all aspects of the history of the plant sciences. By 1971 the Library's activities had so diversified that the name was changed to Hunt Institute for Botanical Documentation. Growth in collections and research projects led to the establishment of four programmatic departments: Archives, Art, Bibliography and the Library.



**PETIT
COURRIER DES DAMES**

ANNONCES

DES MODES ET DES ARTS.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

| | | | |
|----------------------|---|----------------------|----|
| Prix de l'abonnement | { | pour trois mois..... | 9 |
| | | pour six mois..... | 18 |
| | | pour l'année..... | 36 |

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

POUR chercher la grâce, pour découvrir l'élégance, pour trouver un assemblage de jeunesse et de beauté, ce n'est pas toujours dans les temples élevés pour le plaisir qu'il faut porter ses pas; il est des lieux plus calmes dans leurs alentours, plus solennels dans leur enceinte, qui offrent à la fois à l'imagination l'attrait des arts et celui de la société. Telle est une des grandes salles d'histoire naturelle au Jardin du Roi, où se donnent les cours de peinture de M. Redouté. Là, cent élèves des deux sexes, réunis pour le même but, présentent aux regards l'aspect le plus piquant: ici, une jeune fille de quinze ans efface, par le coloris de son teint, celui de la rose qu'elle dessine; près d'elle, une compagne à la taille svelte, à la physionomie enfantine, esquisse le bouquet qui doit, dans

quelques jours, célébrer la fête d'une tendre mère. Plus à l'état, une jeune personne appuie sa main sur son front en étudiant ses nuances; mais le choix de ses fleurs est triste, mais son regard l'est aussi, et les soucis peut-être ne sont, pour elle, qu'un emblème trop juste. Non loin d'elle, moins pensive et plus sérieuse, une belle femme, d'un maintien plein de dignité, atteste qu'il est des talens dignes d'être brigüés par les plus hauts rangs, et paraît savoir préférer, aux titres pompeux de la naissance, les titres bien plus flatteurs que donne un succès mérité. Dans cette embrasure, plusieurs jeunes femmes se groupent auprès d'un arbuste dont elles représentent les différens contours; mais point de discussions futiles ne se font entendre entre elles, point de récits étrangers ne viennent troubler leur esprit: l'étude seule les occupe, et laisse loin de leur pensée toutes les petitesesses de la société, les intrigues des salons, les plaisirs des boudoirs. Les hommes eux-mêmes, les hommes, soumis sous l'empire d'un semblable prestige, semblent avoir, dans ces lieux, oublié tous les priviléges de leur sexe; ils se taisent à côté d'une femme, se fixent devant un modèle, et, modestes dans leur maintien, discrets dans leurs propos, prouvent quelle puissance le charme des arts peut exercer sur les habitudes, l'éducation et la nature.

Tel est, depuis quatre ans, le spectacle que nous offrent les cours de M. Redouté; curieux sous plus d'un rapport, chacun aime à visiter ce salon où le talent vient embellir les grâces, où les grâces viennent honorer le talent. Le concours de tant de jeunes femmes, la fraîcheur de leurs jolis négligés, le mélange des beaux dessins de fleurs qui leur servent de modèle, et des fleurs naturelles avec lesquelles ils rivalisent, forment un coup-d'œil qui enchante et qui contraste singulièrement avec les poissons contenus dans les bœaux qui remplissent les armoires vitrées de la salle, et les carcasses de ces animaux qui pendent au plafond. Mais, pour les jeunes artistes, l'intérêt le plus précieux sans doute est celui des conseils de M. Redouté, président lui-même à ses cours, et faisant apprécier tous les mérites de l'iconographie, science pleine de charme et d'utilité, que ses recherches ont su porter à une si heu-

reuse perfection. Il semblait qu'avec les bornes du talent devaient s'arrêter les bornes de l'admiration; mais, pour M. Redouté, le génie n'a point connu de limites, et un nouveau titre à sa gloire vient d'être encore assuré aujourd'hui par la publication d'un ouvrage intitulé : *Choix des plus belles fleurs, prises dans différentes familles du règne végétal, et de quelques branches des plus beaux fruits*. Cet intéressant ouvrage, dédié à LL. AA. RR. les princesses Louise et Marie d'Orléans, renferme tout son éloge dans le nom de l'auteur; les plantes et les fleurs qui y sont représentées portent l'empreinte du charme magique de ces pinceaux qui surent presque tromper la nature, en donnant une existence éternelle à ses dons éphémères, et qui semblent apprendre à l'univers que, si toutes les feuilles devaient tomber à la mort du chantre des jardins, toutes les fleurs auraient dû s'épanouir à la naissance du peintre des roses (1).

— Après avoir payé un juste tribut d'admiration aux sciences et aux talens, nous devons pourtant avouer que notre enthousiasme pour les perfections réunies dans le salon de M. Redouté, n'a pu nous faire oublier de jeter un regard curieux sur les charmantes toilettes du matin, portées par tant de jolies prosélytes des arts : les redingotes en jaconas uni, les robes en mousseline de couleur, les écharpes tombées aux pieds des jeunes artistes, et les légers chapeaux suspendus à leurs chevalets, pouvaient nous offrir, dans leur genre, plus d'un modèle digne d'être recueilli. Parmi ceux que nous avons remarqués, nous citerons le costume d'une jeune personne dont la robe, en jaconas gris de lin, avait les volans, bordés de trois lisérés couleur cerise; cinq de ces petits liserés, très-près

(1) La première livraison, précédée d'un avertissement, a paru le 15 mai. La collection est composée de cent planches, et publiée en 25 livraisons renfermant chacune 4 planches.

Le prix de chaque livraison in-4^o est de 12 fr.

Le prix de chaque livraison in-fol. est de 24

On souscrit chez l'auteur, éditeur, rue de Seine, n^o 6; C. L. F. Pan-koucke, rue des Poitevins, n^o 14; Donley-Dupré, rue Richelieu, n^o 47 bis; et chez les principaux libraires et marchands d'estampes de l'Europe.

les uns des autres, étaient placés au-dessus de chaque garniture, et se retrouvaient autour des jokeys et de la poitrine, où ils figuraient un de ces jolis colliers de corail que la mode dédaigne à présent, mais que la coquetterie rappellera un jour. Point de canezouts sur la robe que nous citons; mais une longue écharpe en grenadine cerise qui se drapait sur les épaules, où souvent elle s'entremêlait aux belles boucles de cheveux blonds qui retombaient autour du cou de cette jeune personne.

~~~~~  
Lettre à un Compositeur Français sur l'état actuel de l'Opéra,

Par J. T. MERLE.

Depuis plus d'un demi-siècle que les Français disputent aux Italiens le prix de la mélodie, ils n'ont point manqué de panégyristes éloquens, mais il faut avouer que leurs efforts ont été à peu près stériles; non seulement toutes les nations étrangères se sont accordées à donner la préférence à la musique italienne, il a fallu qu'elle triomphât encore de sa rivale au milieu de ses propres foyers. Nous l'avons vue de nos jours, d'abord dresser modestement ses treteaux de bouffons dans quelques coins retirés de la capitale, puis ériger bientôt son temple brillant à côté de celui déserté des Lesueur, des Méhul, des Grétry et des Boieldieu; enfin s'emparer du sanctuaire même de notre école, et faire retentir les échos du grand Opéra de ses chants de victoire. Un si grand revers n'a point glacé le courage de M. Merle, il descend de nouveau dans l'arène pour défendre contre nos dilettanti la musique française qu'ils ont si ingratement immolée au culte de Rossini, et il soutient sa cause avec autant d'esprit que de chaleur.

C'est ainsi qu'il fait l'historique de l'Opéra italien depuis son établissement à Paris: « Ce ne fut que vers 1806 que l'Opéra italien prit de la consistance, grâce aux faveurs énormes qui lui furent accordées par Napoléon. Ce prince pensa que la splendeur de sa cour exigeait l'entretien d'une troupe italienne; peut-être entra-t-il dans ce projet plus de politique que de véritable goût pour la musique italienne.

« Lorsque Bonaparte arriva au pouvoir, il chercha à s'entourer de toutes les gloires; jaloux de conquérir l'amour

des Italiens, qu'il avait soumis quelques années auparavant, il leur témoigna une affection toute paternelle: il convoitait déjà ce royaume d'Italie, dont il mit plus tard la couronne sur sa tête, et soit par calcul, soit par des souvenirs patriotiques, il voulut accoutumer les deux peuples à l'idée de n'en faire qu'un. Louis XVI avait dit: *Il n'y a plus de Pyrénées*; Napoléon dit à son tour: *Les Alpes n'existent plus*. Les hommes les plus distingués de la Toscane et de la Lombardie furent appelés dans ses conseils, des artistes italiens reçurent à Paris un accueil flatteur; des soldats arrivèrent de Milan, de Parme, de Florence, prendre place à côté des vieux grenadiers de la garde, et tandis que l'on envoyait des acteurs français peupler les théâtres d'Italie, l'élite des chanteurs de l'Ausonie venait s'établir à Paris, sous la protection du chef du gouvernement.

« *L'opéra seria* fut joué à la cour en 1810 avec un luxe et un éclat inconnus même sur les théâtres les plus fameux d'Italie, tous les rois de l'Europe furent invités à venir à Paris entendre la Grassini et le *soprano* Crescentini, que Napoléon avait attaché exclusivement au théâtre de la cour, et que dans un moment d'enthousiasme musical il avait décoré de la couronne de fer.

« Jusque-là les fanatiques de la musique italienne n'avaient pas osé attaquer ouvertement l'Académie de musique, et le projet du directeur Bonnet ne lui avait valu qu'une disgrâce. L'école française avait alors le puissant appui du Conservatoire; ce collège savant dont le goût, la science et la méthode étaient l'envie de toutes les écoles de l'Allemagne et de l'Italie. Les professeurs de cet établissement, qui fournissent l'Opéra d'excellens chanteurs et d'habiles musiciens, soutenaient en même tems de leurs chefs-d'œuvre notre scène lyrique. Napoléon connaissait trop bien notre susceptibilité nationale pour oser risquer sa popularité même en musique. S'il comblait de ses faveurs les chanteurs italiens, il était d'une générosité sans bornes pour l'Opéra français; jamais ce spectacle ne fut traité avec plus de magnificence: l'empereur manquait rarement de s'y trouver aux premières représentations en loge d'apparat et entouré de toute sa cour. Jamais un musicien français n'obtenait un succès sans recevoir de lui des

marques éclatantes de sa satisfaction : pensions, honneurs, bijoux de prix, souvenirs brillans, furent prodigués à tous nos compositeurs, et dans un travail particulier avec M. de Rémusat, M. de Lucai ou M. de Montesquieu, il avait soin de se faire rendre un compte exact des travaux, des succès ou des besoins de son Académie de Musique.

« Dans le même tems, l'Opéra italien, relégué à l'Odéon, où il jouait alternativement avec la troupe française, se soutenait assez honorablement, grâce à la modicité des appointemens, qui ne ressemblaient pas à ceux d'aujourd'hui, et aux subsides accordés par la cassette impériale. L'Opéra français était alors dans tout son éclat, et il y aurait eu autant d'imprudence que de maladresse à essayer de l'attaquer. Paësiello, Cimarosa, Gulielmi, Pavesi, Zingarelli, Paër, régnaient paisiblement à l'Odéon; Grétry, Méhul, Catel, Kreutzer, Lesueur, Kalbneer, Chérubini, Berton, soutenaient dignement à l'Opéra français l'honneur de l'école nationale.

« Vers cette époque, un jeune compositeur des états romains, connu dans toute l'Italie par un grand nombre d'ouvrages du plus grand mérite, vint donner à l'Opéra-Buffa un opéra qui y fut remarqué même à côté de ceux de tant de grands maîtres qui composaient le répertoire. Spontini fut frappé de cette idée que si la musique pouvait offrir de nouvelles ressources à l'art dramatique, ce ne pouvait plus être sur la scène italienne, mais bien sur la scène française; il sentit comme Lulli et Gluck tout le parti qu'on pouvait tirer de notre grand Opéra, et, pour justifier son admiration pour notre scène lyrique, il y donna *la Vestale* et *Fernand Cortez*.

« Spontini pensait, avec un grand nombre de compositeurs, que de tous les genres l'Opéra italien est le plus médiocre; que le bon sens, le naturel, les convenances et la vérité y sont choqués à chaque instant, » et que tous les abus que la vanité mal entendue des chanteurs et l'excessive complaisance des compositeurs avaient introduits dans l'Opéra italien, avaient fait du plus pompeux et du plus beau spectacle le plus ennuyeux et le plus ridicule. » Spontini se garda bien, tout italien qu'il était, de transporter à l'Opéra français le *libretto*, parodié de son *Teseo riconosciuto*, ou

celui de ses *Elisi delusi*. Il s'adressa à celui de nos poètes qui sentait le mieux l'opéra et qui pouvait le mieux le comprendre, et il fut assez heureux pour rencontrer l'auteur de *la Vestale*.

MÉLANGES.

— Le ballet du *Sicilien* ou *l'Amour peintre* a eu un succès complet à l'Opéra; le nom de l'auteur, M. Anatole Petit, et celui du musicien, M. Sor, ont été accueillis par des applaudissemens unanimes. Ce ballet n'est autre chose que la traduction en pantomime de la pièce de Molière; le chorégraphe ne s'y est permis que très-peu de changemens: il eût été à désirer qu'il eût ajouté quelques broderies à cet heureux canevas qui, sous une main moins timide, a déjà produit le *Barbier de Séville*. L'action, telle qu'elle a été conservée, est par trop simple et un peu froide pour une pantomime qui exige, avant tout, des incidens variés et des scènes animées; néanmoins, tel qu'il est, le ballet a paru gracieux, et engagera sans doute la foule à aller payer son tribut d'admiration à la noblesse d'Albert, à l'élégance et au talent de M<sup>lle</sup> Noblet, et surtout aux grâces ravissantes de M<sup>lle</sup> Montessu; ces trois acteurs se sont distingués parmi les autres, quoique tous aient donné de nouvelles preuves de leur talent, et rendu parfaite l'exécution de cette pièce.

— Un Belge prétend avoir trouvé le moyen de diriger les ballons, en y adaptant un mécanisme du poids de vingt livres, qui fera agir un certain nombre de gros soufflets; l'air, agité par ces soufflets, pousserait le ballon dans telle ou telle direction. L'expérience a réussi dans une vaste pièce close, où elle a été tentée sur un petit ballon; elle doit être renouvelée à Paris.

— M. Brunel, dont nous avons déjà parlé il y a quelque tems, vient de faire une communication à l'Académie des Sciences sur l'accident qui est arrivé dernièrement aux travaux du pont sous la Tamise. Il annonce que le terrain qu'il a fait jeter pour remplir la crévasse qui s'était opérée est meilleur que le terrain primitif, et qu'il compte faire couler sur ce remplissage un radeau qui sera couvert de

quatre pieds de terre glaise. Les journaux anglais du 31 mai annoncent que le résultat de cette tentative a été désavantageux, en cela que le radeau, déplacé par la violence des courans, a entraîné une partie de l'argile et occasioné une nouvelle crevasse à laquelle M. Brunel compte remédier en peu de jours.

— On a découvert dans la Louisiane, sur les bords du Mississipi, les os d'un animal colossal; l'épine dorsale avait seize pouces de diamètre, et les côtes neuf pieds de long: plusieurs débris avaient chacun vingt pieds de long, et pesaient plus de cent vingt livres. On peut estimer, d'après les dimensions de ces os, que l'animal, vivant, devait avoir cinquante pieds de longueur, de vingt à vingt-cinq de largeur, près de vingt de hauteur, et qu'il a dû peser au moins quarante mille livres. C'est sans doute la plus grande curiosité naturelle qu'on ait découverte jusqu'ici, et cet animal, pour la dimension, doit avoir surpassé le mamouth autant que celui-ci surpassait le chien de taille moyenne.

— Aux *Diorama*, *Panorama*, *Cosmorama*, *Géorama* et autres spectacles en *ama*, il faut ajouter le *Nocturnorama*, qui vient d'être importé d'Italie à Lyon; sans doute il arrivera bientôt à Paris: nous aurons soin de nous tenir au courant pour savoir si cette nouvelle invention peut fixer l'attention publique.

— Le bal de Sceaux est ouvert; cette seule annonce suffit. Qui ne connaît ce rendez-vous des plaisirs et de la bonne compagnie?

~~~~~  
On s'abonne aussi: Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue St.-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

À Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin. À Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

—
A ce Numero est jointe la Planche 477.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.